

nonce : où il n'y a rien, la critique perd ses droits. Je me contente d'appliquer à ses rimes l'appréciation de Mgr Dupanloup sur "ces petits volumes au format élégant et gracieux ; vers ou prose, productions en général absolument creuses, où il n'y a rien, ni pour l'esprit, ni pour le cœur, ni pour l'âme ; ni pensée, ni style, ni beautés, ni enseignements d'aucune nature, et dont le moindre défaut souvent est ce vide et cette nullité absolue."

Je crois cependant devoir citer quelques pièces dont le sujet est propre à inspirer de sérieuses réflexions. Le lecteur y connaîtra la manière de notre auteur, et pourra juger de l'incohérence, du pêle-mêle de ses élucubrations :

J'ai—sur un des rayons de ma bibliothèque,—
Soigneusement caché sous Virgile et Sénèque,
Un tout petit volume avec un beau portrait.
C'est un charmant cadeau qu'un vieil ami m'a fait,
En me pressant la main à son retour de France.
Je le garde avec soin ce volume ; en silence,
Je l'ai lu bien souvent cet été sous un if,
C'est Alfred de Musset, bien triste et maladif,
Maigre comme Rolla—peut être encore plus pâle,
Qui paraît quand on l'ouvre, au fond d'un cadre ovale.
Son portrait est bien fait ; son livre aussi.—Voilà
Le capitaine Frank, Mardoche et Namouna.
J'en raffole. Et là, la nuit, s'il advient que j'y songe,
Je m'endors, et je vois don Paez dans un songe.

J'ai rêvé bien souvent d'aller mourir à Nice,
Seul au milieu d'un bois, dans un vieux chalet suisse,
Près d'un lac ;—mais surtout j'ai souhaité d'avoir
Un marquisat bien riche avec un beau manoir ;
Ou plutôt un castel bâti sous Charlemagne.
J'aurais bien voulu vivre autrefois en Champagne,
Du temps de Louis XV et de la Pompadour.
L'été dans mon domaine et l'hiver à la cour,
J'aurais servi mon roi, le peuple et la noblesse.
Aux soupers clandestins du baron de Gonesse,
Plus tard, Lebel m'aurait fait voir la Dubarry.
Partout, dans mon castel, au château de Marly,
Même au Grand-Trianon, aux pieds d'une marquise,
J'aurais relu Rousseau—*La Nouvelle Héloïse*.

Il est regrettable que M. Evanturel qui, m'assure-t-on, est très-jeune, n'ait pas rencontré un ami assez sincère pour lui dire qu'à son âge il est dangereux de tant s'adonner à la lecture de Musset, ce chantre des plus tristes voluptés, et que la *Nouvelle Héloïse* est un ouvrage infâme que personne n'a besoin de parcourir.

Rousseau n'a-t-il pas dit lui-même que toute femme qui lirait son livre serait une femme perdue ? Et ceux qui ont apprécié son œuvre après lui sont unanimes à répéter que la *Nouvelle Héloïse*